

Edition  
de Paris

5 cent.

STÉPHEN PICHON, Président, Directeur politique

5 cent.

## La vie et les étapes de la Roumanie dans l'attente

(De notre envoyé spécial)

Bucarest, ... Juillet.  
Bucarest embourbe. Quand on passe sous ses arbres c'est un parfum qui vous pénètre et près de ses femmes c'en est un autre qui vous croise. La rue est joyeuse et chaotique. Les officiers ont de hauts cols bleu ciel, rose pâle, vert foncé.

Les dames ont sur leur charmante poitrine moins un corsage qu'une gaze. Les voitures avec leur cocher en robe de velours font un perpétuel carrousel. C'est la vie.

Dans une jolie rue, devant une jolie maison, une automobile vient de s'arrêter. La rue et la maison sont celles de M. Bratiano, président du Conseil, l'automobile celle de M. de Pokowsky-Koziel, ministre de Russie. C'est la deuxième fois qu'il vient aujourd'hui. Bientôt, deux chevaux amèneront un homme grand et résolu, c'est M. Blondel, ministre de France, c'est la deuxième fois aussi qu'il vient. Dix minutes passent. Une nouvelle auto paraît. Elle ralentit à l'approche de la maison, puis à quelques coups de doigt du maître sur le carreau, repart sans s'être arrêtée. M. von dem Buscher, ministre d'Allemagne, avait reconnu la voiture de son collègue et ennemi, le ministre de Russie.

M. de Pokowsky et M. Blondel ne tardent pas à sortir. Le devant de porte de M. Bratiano est libre. M. von dem Buscher revient. Il est suivi de M. von Tohernin, le ministre d'Autriche. C'est l'arrivée des démolisseurs.

La Roumanie, devant cette guerre des nations, ayant compris que l'heure était venue de réunir à son royaume les provinces de Bukovine et de Transylvanie, provinces roumaines possédées par l'Autriche, envisageait son entrée en guerre.

Avec qui collaborerait-elle ? Avec l'Alliance ou avec l'Entente ? Feu son roi Carol I<sup>er</sup> pour deux motifs, un de naissance, il était Hohenzollern, un de contrat, il avait un traité secret avec François-Joseph, était pour l'Alliance.

### Offres et demandes

Un prince n'a jamais pu compter sans son peuple ; encore moins aujourd'hui que le peuple est admis à compter avec le prince.

Le peuple roumain de culture française, d'un élan spontané et comme si la chose ne pouvait être discutée, se rangea du côté de l'Entente.

Discrètement la couronne fit une enquête chez les officiers... Quatre-vingt-seize pour cent partageaient l'opinion du peuple.

Pour réaliser l'idéal national un seul parti restait donc à prendre : hier sa fortune à celle de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

Les Allemands, malgré le langage qu'ils leur tenaient : « Nous vous donnons la Bukovine, allez prendre la Bessarabie à la Russie et vous serez une grande nation », s'étaient rendu compte qu'ils ne pourraient armer la Roumanie en leur faveur, tâchant de lui prouver qu'un second parti, meilleur que le premier, restait aussi à prendre : la neutralité. Le ménage d'Italie recommence en Roumanie.

Carol I<sup>er</sup> meurt. Son neveu le remplace. L'atmosphère du trône ne change pas.

Cependant le peuple tient des meetings, demande la guerre, les chefs de parti soutiennent le peuple, la presse libre propage le courant.

Le gouvernement sent qu'il doit se décider à agir. Mais il entend à la fois ne pas déplaire au roi et plaire au peuple. M. Bratiano va discuter les termes de sa collaboration, avec l'air le moins empressé de vouloir collaborer. Des cet instant il prend une figure de sphinx, encore un sphinx est moins sibyllin : il n'a pas le doigt sur la bouche.

Le 25 avril il fait connaître que pour prix de sa collaboration avec l'Entente, la Roumanie demande pour frontières :

La rive droite du Pruth, le plateau de Cernovitz, la moitié de Maromourest, la Theiss, le Danube.

La Russie répond qu'elle accorde :

La rive droite de la Suceava, la rive gauche du Cérémus, frontière artificielle jusqu'à Derréin, et la ligne du Nord au Sud partant de Derréin et, après Ternesvar, s'infléchissant à l'Est.

Pres d'un mois se passe. La Roumanie ne répond pas. Pendant ce temps, chaque jour, le ministre allemand allait dire à M. Bratiano :

Vous offrez 500.000 baïonnettes à l'Entente. L'Entente vous refuse ce que vous demandez. Nous, Allemands, nous vous offrons ce que vous demandez et contre simplement votre neutralité.

Le 20 mai la Roumanie fait savoir qu'elle maintient ses prétentions. Le 25 mai, la Russie cède la rive droite du Svet mais refuse Cernovitz et le Banat.

Vous voyez ! répétait M. von dem Buscher à M. Bratiano.

Pres d'un nouveau mois se passe encore. La Russie, à ce moment, subit ses reculs en Galicie. Beau jeu pour les Allemands :

— Ils reculent et vous refusez !  
La Roumanie fait savoir qu'elle maintient ses prétentions.

Le soir même, les journaux de Bucarest annoncent la nouvelle à grand fracas. Pour eux c'est définitif. On est d'accord. Le gouvernement va secourir son mystère.

Cependant, cependant M. Bratiano retirant son doigt

de ses lèvres laisse entendre qu'il veut bien continuer la conversation.

Elle continue.  
L'Allemagne ne travaille pas seulement la Roumanie dans le cabinet de M. Bratiano. Un ministre, pour la colossale Allemagne, ce n'est pas suffisant. Il a beau se démentir, il ne peut être partout, or il faut que l'Allemagne soit partout, même dans les water-closets. C'est un Allemand qui est préposé à ce soin dans un des grands restaurants de la ville.

### Le travail allemand dans les rues

S'ils n'avaient employé à Bucarest leurs moyens ordinaires : seaux d'or jetés sur des consciences, achats de journaux, colportages de mauvaises nouvelles, intoxication de l'air par leurs « ya », ce chapitre de leur propagande déjà si connue n'aurait pas mérité une ligne de signalement. Mais tous les chefs-d'œuvre, de quelque nationalité qu'ils soient, ont droit à la postérité. Nous allons donc rendre hommage à celui qu'ils sont venus débiter dans Bucarest.

Les Allemands ne sont pas sans psychologie. Elle est généralement assez grosse, elle manque de détours, mais est de la psychologie tout de même. Ils se sont dit : « Bucarest est une ville qui aime le plaisir ; ainsi qu'on prend les gens par leur faible, nous allons prendre Bucarest par le sien. On va lui donner du plaisir. »

Ils ont fait venir de jolies dames de Hongrie, parce que les femmes de Hongrie sont plus jolies que celles de Berlin. Ils ont commandé de belles calèches, ont fait dévaliser tous les rosiers de Valais et de Moldavie et, prêts enfin, annoncent à perdre voix que Bucarest allait connaître les plus belles batailles de fleurs de son histoire. On en donna une première. Il n'y avait jamais eu autant de fleurs. On n'avait jamais rien vu de si chevelé. Généralement ces fêtes se terminaient à la nuit et ne dépassaient pas la Chaussee, leur Bois de Boulogne. Est-ce qu'au milieu d'une telle ivresse on s'aperçoit que le jour finit ? Est-ce que l'on reconnaît les barrières ? La fête continua.

A onze heures du soir, on ne se battait plus dans la Chaussee mais dans la Calea Victoriei, leur boulevard.  
Trois jours après on en donnait une autre. Ce fut le même succès, la même joie, le même délire. Et on en redonna une troisième quatre jours après et on en donna douze en cinq semaines.

Comment ? disait M. von dem Buscher à M. Bratiano, vous ne pouvez rien me promettre parce que vous prévoyez que votre peuple veut la guerre ? La guerre à coups de fleurs, vous voulez dire ?

Il fallut que le poète Goga prit sa plume de lyrique irrité pour que cessât la débauche. C'était la première fois qu'un poète écrivait contre les fleurs. C'est encore à l'Allemagne qu'on doit cela.

### L'éventail français

Allemands dans les rues, dans les restaurants, dans les chemins de fer, dans les ascenseurs, gros, grands, courts, maigres, avec lunettes, sans lunettes, avec chaînes de montre, sans chaînes de montre, jeunes, vieux, mariés, célibataires, il y en a autant que de puces à Moudros. Et cependant ce n'est pas eux qui, à Bucarest, ont encore le dernier mot de la rue.

Alors que toute la journée ils vont, viennent, serrent des mains, tirent des coups de chapeaux, donnent des pourboires royaux, sautent de voitures dans des trams, de cafés dans des pâtisseries et font : ya, ya, ya, avec plus de sérieux que les canards font coin, coin, le soir, à 9 h. 1/2, la foule de Bucarest, leur montant sur les pieds, va dans un vaste cinéma en plein air. Ce n'est pas seulement pour y siffler les Boches. On ne dit plus : « Je vais au cinéma », mais : « Je vais siffler les Boches ». C'est parce qu'à dix heures une petite actrice française, tout habillée de rose, pleine de talent, avec un éventail fermé dans les mains, vient chanter devant l'écran.

Quand elle apparaît, le public accourt, reconnaissant déjà du plaisir qu'elle va lui donner, l'applaudit.

Elle lui raconte que le ministre des Affaires étrangères lui a fait des confidences. Que réellement c'est un monsieur qui ne comprend rien à la situation. Les Roumains peuvent s'en rapporter à elle. Et les Roumains croient de rires.

Elle revient. Elle leur dit : C'est comme votre président du Conseil, en voilà encore un type ?

Est-il pour les Allemands  
On n'a pas.  
Aime-t-il les Musulmans  
On n'a pas.  
Veut-il la Transylvanie,  
Veut-il la Bessarabie.  
On n'a pas.

Et elle s'en va avec un air de dire : Est-il, Dieu possible, d'avoir un numéro pareil pour président du Conseil ? Le public la rappelle. Il veut encore l'entendre. Il y a plus de quinze cents personnes. Elle leur crie :

Si tu veux la Transylvanie,  
Faut te l'yer, il n'est plus trop tôt,  
Roumain, c'est moi qui te l'dis,  
Elle viendra pas sur un plateau.

Une nuée d'Allemands toute la journée se décarcassent à catéchiser Bucarest par l'or ou la parole, il suffit, le soir venu, pour balayer leurs microbes, d'un léger éventail français — encore est-il fermé.

Albert LONDRES.



(Photographie prise dans une clairière de la Meuse)

La corvée d'eau des soldats, sous bois, à dos de mulet.

## La Situation Militaire

(COMMUNIQUÉS OFFICIELS A LA PRESSE)

(34<sup>ème</sup> jour de Guerre)

3 heures soir.

Nuit assez mouvementée dans la région AU NORD D'ARRAS. Au sud du théâtre de Carleul, nous nous sommes emparés d'une ligne de tranchées allemandes. Autour de Neuville-Saint-Vaast et du « Labyrinthe », combats à la grenade.

EN ARGONNE, la lutte s'est circonscrite dans la région située à l'Ouest de la forêt où nous avons progressé, hier, au Nord de la route de Servon. Après une série de contre-attaques, les Allemands ont réussi à reprendre pied dans le bois Beaurain.

Dans le reste de ce secteur la situation ne s'est pas modifiée.  
Entre FEY-EN-HAYE et le BOIS LE PRÉTRE, l'ennemi ayant tenté de sortir de ses tranchées a été immédiatement arrêté par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

11 heures soir.

Journée relativement calme.

EN ARGONNE, lutte à coups de bombes et de pétards dans la région de Marie-Thérèse. Deux attaques allemandes contre la Haute-Chevauchée et Bourouilles ont été repoussées.

Rien à signaler sur le reste du front, si ce n'est quelques actions d'artillerie, notamment : dans la région AU NORD D'ARRAS, DANS LE SECTEUR DE QUENNEVIERES, SUR LA RIVE DROITE DE L'AINSE PRES DE TROYON, SUR LES HAUTS-DE-MEUSE dans la Tranchée de Calonne et DANS LES VOSGES près de Wissembach.



### LE GÉNÉRAL JOFFRE en Alsace

Belfort, 15 juillet.

Le général Joffre a visité, hier, la zone des armées d'Alsace. Il a passé différentes revues et a décoré plusieurs officiers et soldats.

En Alsace, le généralissime a reçu un chaleureux accueil, et dans toutes les communes redevenues françaises, d'énormes gerbes de fleurs lui ont été remises à son passage.

Le général Joffre est reparti de Belfort dans la soirée pour rentrer à son quartier général.

### Chez les Boches



(D'après un document allemand.)

Tailleur réglementaire à la machine à coudre

### Positions turques emportées d'assaut aux Dardanelles

(OFFICIEL)

Les 12 et 13 juillet, le corps expéditionnaire d'Orient et la droite des troupes britanniques ont attaqué les positions turques et emporté plusieurs lignes d'ouvrages.

Une première ligne a été enlevée sur tout ce front dans la matinée du 12 et une seconde à la chute du jour, par une charge magnifique des zouaves et des légionnaires.

Le lendemain, nouveaux progrès sur plusieurs points et occupation de la basse vallée du Kérèves. Nous avons fait plus de 200 prisonniers et nos alliés 150.

Les pertes de l'ennemi, surpris fréquemment en formations denses par l'artillerie, sont extrêmement lourdes.

La marine a coopéré efficacement aux opérations en tirant sur Achi-Baba et sur la côte d'Asie.

### L'ALCOOL ET LES APÉRITIFS interdits aux militaires dans le camp retranché de Paris

Le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, vient de prendre un arrêté déclarant qu'à l'heure où l'énergie physique et l'énergie morale des militaires doivent être portées à leur maximum d'intensité, il importe que la lutte contre l'alcool, qui détruit l'une et l'autre, soit poursuivie sans défaillance et qu'il y ait lieu d'interdire dans le camp retranché de Paris la vente aux militaires de tous grades et l'achat par ceux-ci, soit chez les débitants, commerçants ou habitants, de l'alcool et des boissons alcoolisées : absinthe, vermouth, bitter, apéritifs, vins de liqueurs, eaux-de-vie, liqueurs, fruits à l'eau-de-vie et tous autres liquides alcoolisés non dénommés.

Les délinquants seront traduits devant les tribunaux de police et les conseils de guerre. Les délinquants contrevenant à l'arrêté verront leurs établissements consignés, momentanément, à la troupe et, définitivement, en cas de récidive.

### D'Europe en Amérique

(De notre envoyé spécial)

New-York, ... Juillet.

Les événements ont rendu particulièrement intéressante une enquête aux Etats-Unis, et c'est pour recueillir chez eux les impressions des Américains que je me suis embarqué sur le *Rochambeau*.

Le paquebot a la tenue de guerre, mais tenue sinistre, de précaution, de défense, qui remplit le cœur des voyageurs de colère envers le pays qui les provoque, et qui fait naître en même temps un soulagement justifié en constatant que les risques sont ainsi minimes.

A proue et à poupe on voit des radeaux multiples, entassés, prêts à glisser sur l'eau en cas d'attaque. Peints en gris, les toraux qui les composent finissant par des cônes, ont de loin l'aspect d'engins de guerre. Les passagers les regardent, un instant, les tâtent ensuite, et satisfaits de ces mesures, descendent dans leurs cabines après avoir remarqué que les chaloupes sont également prêtes.

En bas, derrière les portes, chaque passager peut lire une affiche qui dit : « Les ceintures de sauvetage se trouvent dans le placard. »

Je monte sur le pont, après avoir visité en détail ma nouvelle demeure. Beaucoup de monde s'y promène et j'oserai dire qu'on entend toutes les langues, sauf la française, car les fils de la République n'abandonnent pas souvent leur Patrie dans les moments difficiles.

Le spectacle que j'ai sous mes yeux quand le bateau démarre est ravissant. Les quais sont bondés de marchandise diverses qui arrivent de tous les points du globe. Des bateaux multiples, portant tous les pavillons, sauf l'allemand, apportent à la France des fruits, des denrées, des manufactures, tout ce qu'il lui faut, tout ce qu'elle demande. La mer est libre pour la France. Rien qu'à voir le pont avec ce va-et-vient frénétique, on aurait la certitude de la victoire, car c'est la vie, l'essor, la force physique et morale qui se renouvellent par là sans cesse, tandis qu'on sait l'Allemagne cernée, étouffant dans son sang.

### Loin de la terre

Nous nous couchons sans le moindre souci des pirates. Le capitaine est adroit et nous le savons plein de prudence. La zone dangereuse est pourtant là, mais nous la traversons aisément en prenant des précautions comme s'il s'agissait d'un champ peuplé de vipères.

Le lendemain nous nous réveillons naviguant déjà loin de la terre. L'eau se confond avec le ciel bleu dans le cercle lointain de l'horizon. C'est alors que la vie à bord commence. On fait la connaissance des passagers, des nouveaux concitoyens, pour ainsi dire, de la ville flottante, et je peux ainsi me rendre compte de certains détails, hier conversation avec quelques passagers, me renseignent sur plusieurs autres qui se promènent nonchalamment sur le pont ou s'amusent tout près des bastingages.

Voilà M. Berthiaume, de la Presse de Montréal, il se rend au Canada pour apporter de France d'autres idées, d'autres accords, afin de continuer l'œuvre magnifique que son journal a déjà commencée avec l'hôpital militaire et tant d'autres institutions vraiment notables établies en France depuis le commencement de la guerre.

Voilà Mlle Dutrien, la célèbre aviatrice, qui après tant d'exploits dans le camp retranché de Paris, va en Amérique donner quelques conférences, désireuse qu'elle est de bien faire connaître les sentiments humanitaires et libéraux de la France.

Parmi nous, il y avait aussi Mlle Mc. Adoo, fille du secrétaire du Trésor des Etats-Unis. Elle a séjourné longtemps à Paris, ayant été des premières à accourir au chevet des blessés de l'hôpital américain de Neuilly. Pendant de longues semaines elle se dévoua afin de mitiger les souffrances des victimes de la guerre. Aujourd'hui elle rentre dans sa patrie le cœur rempli d'amertume à la vue de tant de misères, mais avec une joie profonde en constatant le moral magnifique des blessés ou malades.

M. Francœur, député du Canada, laissait entendre souvent sa voix toujours éloquente, sa conversation pleine d'esprit et de patriotisme, louant l'armée française qu'il a eu l'occasion d'apprécier et dont l'héroïsme restera comme une des meilleures gloires de l'histoire contemporaine.

D'autres et d'autres encore étaient à bord et tous sans exception, blâmaient l'Allemagne en se prononçant ouvertement pour la France. C'était, pour ainsi dire, un Congrès de neutres qui émettaient leurs opinions en toute franchise et d'une façon unanimement francophile.

### La lecture du communiqué

Ces sentiments trouvaient chaque matin un motif nouveau de se manifester : à sa guise en lisant le communiqué officiel qu'on affichait comme si nous étions dans un petit coin de la France.

Un ingénieur américain, par exemple, rentrait de l'Allemagne où il avait occupé pendant longtemps un poste important dans une grande usine d'automobiles.

— C'en est fini — disait-il — du pouvoir teuton et surtout de ses fanfaronnades. Aujourd'hui le colosse est vaincu et s'il résiste encore ce n'est que par entraînement.

« Mon usine — ajoutait-il encore — comme du reste toutes les autres du même genre, travaille jour et nuit en employant beaucoup de femmes pour fabriquer des munitions dont le manque se fait sentir tous les jours davantage, mais moi, plutôt que collaborer à un pareil travail et aider ainsi les bourreaux de la justice, j'ai préféré laisser mon poste et quitter un pays qui à chaque geste et chaque mot se déshonore. »

Pendant le voyage beaucoup de bateaux ont croisé le nôtre dans la large route de mer. Il y en avait d'anglais, d'espagnols, de hollandais ; seuls les bateaux allemands ne nous ont pas croisés malgré sans doute leur envie. La surface des mers est interdite à la marine germanique.

W. M.

### Nos succès en Alsace Le Combat de Metzeral

(OFFICIEL)

Les opérations qui dans la vallée de la Fecht méridionale nous ont rendu maîtres de Metzeral et de Sondernach ont été remarquables à la fois par les conceptions mises en œuvre et par l'exécution.

Les alpins et les bataillons des régiments de ligne à qui revient l'honneur de ces succès, ont rivalisé d'audace et d'abnégation : ces troupes ont triomphé de toutes les difficultés qui leur étaient opposées.

### Le terrain

Quand, après avoir franchi la frontière tracée en 1871, on descend les pentes du Hohneck vers l'Alsace, on aperçoit à ses pieds les profondes échancrures des deux vallées de la Fecht, qui se rejoignent à Munster, encadrant le grand massif de la Forêt d'Argent (Silberwald). Depuis le Hohneck jusqu'à Munster, les cimes s'échelonnent et s'abaissent, sommet nu et rocheux



du petit Hohneck, croupes boisées du Gassenkopf, du Stettelkopf, de Reichenkopf, dont les derniers sommets dominent Munster.

Des pentes escarpées descendent brusquement vers la Fecht méridionale, formée elle-même de deux branches qui se rejoignent à Metzeral : l'une très étroite, coupée de prairies et de vergers, où se trouvent le village de Mittlach, l'usine de Steinaubach, et Altmatt, faubourg de Metzeral ; l'autre, orientée du Sud au Nord, est la Fecht de Sondernach.

Les deux vallées sont séparées par le massif du Schneckenthal, long, montagne couverte de forêts de sapins, coupées de quelques clairières : la grande coupe boisée d'Anlès en forme l'avancée vers Metzeral.

### Les positions allemandes

Au moment des attaques, nous tenions déjà les sommets les plus élevés : l'Altmatt, le Sillacker et le Schneckenthal. L'occupation de ce dernier sommet, réalisée après des combats très durs, menés avec une grande obstination par nos troupes, nous avait permis de progresser dans le Grossthal jusqu'au delà de Mittlach.

Les Allemands qui dans le Grossthal avaient fortifié les lisières de Steinaubach, restaient accrochés aux seuls qui dominent immédiatement la vallée, Braunkopf, Eichwald, cote 830 et Winterhagel.

Ils avaient réussi à en faire des positions que, de l'aveu des prisonniers, ils croyaient imprenables. Plusieurs lignes de tranchées s'échelonnaient, sur chaque croupe ; elles étaient séparées les unes des autres par d'épais réseaux de fils de fer et communiées par une sorte de tunnel qui n'était praticable qu'en rampant.

Dans la troisième ligne, étaient établis des blockaers en épais troncs de sapins, permettant la résistance même en cas d'envahissement de la tranchée. Plus en arrière se trouvaient des abris à l'épreuve de l'artillerie lourde. Les flancements des mitrailleuses étaient aménagés avec un soin particulier. La disposition des trois bastions voisins Braunkopf, cote 830 et Eichwald, leur permettait de se prêter en cas d'attaque l'appui mutuel de leurs feux d'échappe.

La préparation de l'attaque fut longue. Il fallut concentrer les troupes, assurer leurs ravitaillements de toutes sortes par delà la crête des Vosges. Plus de trente-deux kilomètres de chemins furent construits ou aménagés, et les transports quotidiens représentaient un poids d'environ 150 tonnes.

Il fallut également préparer le terrain des attaques, creuser les places d'armes et les parallèles de départ, pousser les boyaux et les sapes sur des pentes raides.

### L'assaut

C'est le 15<sup>ème</sup> juin que l'assaut est donné, des deux côtés de la vallée. Les bataillons de chasseurs avaient amené leurs fanfares en première ligne. A l'heure dite, elles jouèrent la « Sidi-Brahim » et tous les Alpins, montagnards de Savoie, du Dauphiné et du Massif Central, partirent à l'attaque.

Le bataillon de ligne qui attaquait la cote 830 — bataillon d'un régiment de l'ain — fait jouer la *Marseillaise* avec un tel entrain que la grosse caisse est créée. Elle revient sur le dos d'un prisonnier allemand.

Tandis que tous ces cuivres réveillent l'écho des vallées d'Alsace de leurs rythmes français, mitrailleuses et canons allemands entrent en action. L'élan de nos soldats n'est pas arrêté. Une grande partie des tranchées du Braunkopf tombe rapidement entre nos mains. A la cote 830, les fantassins perçant la ligne dévalent sur les pentes, prenant à revers les tranchées, et ils font prisonniers deux compagnies. A l'Eichwald et aux chaumes d'Anlès

L'attaque eut un succès moins rapide. Dans le bouquet de chênes, Richwald, après avoir enlevé deux lignes, les Allemands se heurtèrent sous bois à un mur de pierres sèches garni de mitrailleuses. La section de tête s'arrêta.

Sur l'Anlass, la lutte fut rapidement circonscrite autour d'un boyau : on s'y battit avec acharnement. A la grenade, mais sans succès à progresser.

L'attaque fut reprise le 16 juin et nous rendit entièrement maîtres de Braunkopf. C'était le chemin ouvert vers Metzeral et après la prise de la cote 330, l'encercllement de l'Anlass.

Quelques mitrailleurs demeuraient dans le bouquet de chênes pour en protéger l'évacuation. Le 17, nous y pénétrâmes en chassant les derniers défenseurs. Mais les Allemands, restant à l'Anlass, pouvaient de l'autre côté de la vallée battre les pentes du Braunkopf avec leurs mitrailleuses.

### L'Anlass et le Winterhagel

Tout l'effort se concentra alors sur l'Anlass. Remontant à attaquer par le chaume, nous reportâmes notre action plus au Sud sur une partie des lignes où le déboullement réalisé par notre artillerie permit un réglage précis sur les positions ennemies.

Le 18, une première tranchée est enlevée. Le 19, nouveaux progrès. Le 20 juin, la ligne allemande cède définitivement. Les Allemands, qui avaient été contenus par un bataillon d'un régiment de ligne, de recrutement vosgien, s'élançèrent dans les bois, font tomber toutes les défenses et descendent rapidement dans la vallée, capturant six officiers, onze sous-officiers et cent quarante hommes.

Une attaque dirigée en même temps au Sud de l'Anlass contre la cote du bois de Winterhagel est marquée par un incident tragique et émouvant.

Un petit groupe de chasseurs qui avaient réussi à franchir les fils de fer ennemis tombe sur le feu d'une mitrailleuse de flanquement. Les chasseurs essaient d'écarter leurs outils portatifs de se faire un abri. On entend les Allemands leur crier : « Rendez-vous ! » Pas un ne répond. La mitrailleuse fait son œuvre. Les corps de ces héros ont été retrouvés dans le bois la face à terre, alignés comme à la parade.

### La prise de Metzeral

Après la chute des bastions élevés, les attaques sont concentrées dans la vallée sur Metzeral. L'usine de Steinbrück avait été prise dans la nuit du 17 juin. Un bataillon était entré dans l'Altenhof des 18.

Le 21, les chasseurs descendus de Braunkopf continuent le village par le Nord et atteignent le parc.

Les Allemands, menacés d'être pris dans Metzeral, placèrent des mitrailleuses dans quelques maisons et préparèrent l'évacuation du village après y avoir mis le feu. Notre artillerie eut vite fait de démolir les maisons qui abritaient les mitrailleuses et dans les rues en flammes nos troupes pénétrèrent les unes par le Nord, les autres par l'Ouest. Un chasseur précédait ses camarades poursuivant les Allemands jusqu'aux lisières Est.

Toute la nuit du 21 au 22, Metzeral brûla, tandis que la canonnade et le feu des mitrailleuses faisaient rage.

A la suite des événements, nous étions avancés à travers les vergers de l'Est de Metzeral sur les crêtes dominant le village ; sur l'une d'elles au faite d'un petit kiosque, flottait un drapeau allemand qui fut rapidement arraché.

La chute de Metzeral entraîna l'évacuation par l'ennemi du bois de Winterhagel puis de Sondernach, où nous nous installâmes dans la nuit du 21 au 22, malgré le feu des mitrailleuses postées dans les bois de la rive droite de la Fecht.

La liaison fut établie entre les troupes descendant du Schneepferdth et celles qui avaient occupé Metzeral. Nous tenions ainsi toute la ligne de la Fecht à Sondernach.

### Le bilan

Nous avons atteint notre objectif et fait prisonniers 20 officiers, 53 sous-officiers, 638 hommes.

Les Allemands qui avaient sur le front, au moment de l'attaque, sept bataillons, amenèrent successivement la valeur de dix nouveaux bataillons dont les pertes, à juger par les cadavres laissés sur le terrain, ont été considérables.

Ces troupes appartenant à un bataillon des chasseurs de la Garde, à des régiments de réserve, 73<sup>e</sup>, 74<sup>e</sup>, 78<sup>e</sup> 188<sup>e</sup>, ont paru dans un bon état physique, mais moralement très déprimées par leur échec et terrorisées par les « diables bleus ».

Les chasseurs ont été dignes de leur vieille réputation et les fantassins, qui venaient d'une région où ils gardaient les tranchées, déclaraient qu'ils étaient heureux de se battre après deux ans.

L'on vit, au Braunkopf, des hommes réplacer tranquillement sous le feu des chasseurs de frise qui génaient leur course. Ils appliquaient donc à la lettre les recommandations du commandant de l'attaque : « Ne pensez aux camarades que pour les aider, jamais pour les attendre. Alignez-vous sur les fractions les plus avancées. »

La valeur de tels hommes est la plus belle récompense des chefs qui leur donnent inlassablement l'exemple.

Un capitaine blessé mortellement à l'assaut du 15 juin à la tête de ses chasseurs refusa les soins de son ordonnance ; ses chasseurs l'entendirent crier jusqu'à son dernier souffle : « En avant ! toujours en avant ! »

## Dans la fournaise

### Lettre d'un artilleur à son père

On nous communique cette lettre qu'un jeune canonnier du ... d'artillerie a écrite à son père, domicilié à Provins. La narration en est si vivante, on y sent palpitant d'une façon si intense les phases héroïques d'une grande bataille moderne, que nos lecteurs auront l'impression de voir, un instant, un coin de la formidable mêlée :

« ... Juillet.  
« Note nous battons toujours, avec une fureur terrible ; jamais il n'y avait eu semblable bataille. Les combats de la Marne n'étaient que des jeux d'enfants. Nous sommes à moitié fous, tous. Sans discontinuer, nous tirons, jour et nuit. Depuis cinq jours, le plus grand intervalle passé sans entendre cette canonnade terrible a été de 13 secondes. Figure-toi qu'il y a là à peu près 1.000 pièces d'artillerie de tous calibres : 75, 90, 105, 120, 170. Tu vois d'ici ce massacre ! Par moments, je me figure presque que vous devez entendre ça de Provins.  
« On ne pense même plus à s'abriter des coups. Les servants travaillent en bras de chemise. Autour de la batterie, c'est une vraie fournaise, on ne s'entend plus crier. »

« Hier, des camarades ont été blessés : une marmite allemande de 210 est venue s'affaler en plein sur la première pièce ; elle l'a réduite en miettes. Le tube du canon a été fendu. Nous étions dans le boyau, la fumée est entrée à l'intérieur, et le déplacement d'air en a fléchi trois par terre. Deux chevaux ont volé en l'air comme des plumes.  
« Tout le monde court, retient les chevaux qui sont affolés, prend les obus qui arrivent par ravitaillement en quantités, et on tire toujours sans répit.  
« Dans la journée, c'est épuisant : la poudre, la fumée, le poussière, le soleil qui vous tape sur la tête. Cela vous soûle, on dirait des diables sautant dans un brasier ! »

« Jusqu'à présent, la chance nous est favorable et nos pertes sont très minimes. Pendant qu'ils envoient un coup, nous leur en tirons au moins trente, et notre capitaine est un homme qui s'y connaît et qui a quelque chose dans le ventre. Il commande la batterie avec un sang-froid magnifique, ainsi que notre lieutenant. Tous les deux sont des hommes, debout derrière la batterie, la jumelle à la main, bousillant pas d'une semelle et nous encourageant. Avec eux, on crèvera ou on vaincra ! »

« En ce moment, le vacarme est assourdissant. Les Boches doivent faire une contre-attaque, et je vais aller relayer un camarade pour qu'il puisse, lui aussi, écrire un mot.  
« Je me porte très bien, quoique j'aie un peu maigri quand même. A ce régime-là, la graisse fond. Enfin, l'essentiel est que nous arrivions à un résultat dans ce coin-là.  
« Au revoir et à bientôt des nouvelles. Ne t'en fais pas, ça va très bien. On se fait un peu vieux à la guerre, mais cela fait le caractère.  
« Je vous embrasse, etc... »

### A LA SOCIÉTÉ

#### de Géographie commerciale

Le déjeuner mensuel de la Société était présidé, hier, par M. Beauvisage, sénateur du Rhône. Au dessert, M. Aspe-Plumet, vice-président, qui lui a souhaité la bienvenue à la place de notre ami M. Dubail, ministre plénipotentiaire, empêché, a exposé une question toute d'actualité : celle des changes étrangers ; puis, il a indiqué que, si le meilleur remède à la situation analysée était le développement de la production nationale pour les besoins nationaux, la consommation civile intérieure, en sus des œuvres de guerre, était indispensable de former rapidement un main-d'œuvre juvénile à l'aide d'un certain nombre de contractants convenablement choisis, lesquels à l'heure actuelle, à cause de leur âge même, en tant que réservistes territoriaux, sont pour la plupart dans les dépôts, tandis que tout en restant militaires ils pourraient être placés plus utilement dans les usines, dont les chefs mis sous le même régime, devraient travailler en se contentant tout juste des bénéfices nécessaires à l'entretien du matériel pendant la guerre. C'est alors, a dit l'orateur en terminant, qu'on pourrait dire que tout le monde — les civils comme les autres — coopèrent à la défense nationale et très utilement dans l'ordre économique.

D'innombrables applaudissements ont prouvé que c'était bien là le sentiment de tous les auditeurs.

### Chalutier coulé par une mine

Galais, 15 juillet.  
Aujourd'hui, à 2 h. 45, le chalutier *Neuport* a heurté, au large de Calais, une mine flottante. Le bateau a coulé immédiatement. L'équipage composé de six hommes a été noyé.

## Bulletin de la Guerre

Les communiqués des dernières 24 heures indiquent que la lutte est assez violente en beaucoup d'endroits.

Sur les fronts de Belgique et du Nord, les avantages obtenus par nos troupes, notamment dans la région de Souchez, se traduisent du côté de l'ennemi par des bombardements de villes : Furnes, Ost-Dunkerque et Arras.

Je disais hier que le Kronprinz n'abandonnerait pas facilement, sans doute, son projet d'investissement de Verdun, mais je pensais que ses efforts ayant été infructueux dans l'Argonne, les porteurs d'un autre côté. Nous n'en sommes pas encore là, paraît-il, car les combats de l'Argonne ne cessent pas et ne perdent rien de leur violence. Cependant, pour tenir compte de tout, il faut reconnaître que cette fois c'est nous qui avons attaqué, surtout dans le bois de la Gurie et en dehors de la forêt, à l'ouest, entre la lisière et le village de Servon. Cette localité, occupée par l'ennemi, se trouve sur l'Aisne, à 5 kilomètres au Nord-Est de Ville-sur-Tourbe, et à peu près autant au Nord-ouest de Vienne-le-Château. La route de Servon, dont parle le communiqué, s'embranchait sur celle de Binarville. Il y a, entre la lisière de la forêt et la vallée de l'Aisne, des croupes de terrain dirigées Est-Ouest, parallèlement au front, sur lesquelles s'élevaient un certain nombre de petits bois isolés, dont le bois Beaurain, que l'ennemi occupait hier et qu'il nous dispute encore aujourd'hui. Dans les quartiers de Marie-Thérèse et de la Haute-Chevauchée, où les Allemands ont été arrêtés précédemment, la situation paraît plus calme. Là, l'ennemi est parvenu à nous faire reculer un peu, sur quelques points.

Il ne faut jamais s'émouvoir de ces fluctuations très locales, qu'il est absolument impossible d'éviter, à des postes avancés et à des tranchées de première ligne. L'organisation solide et bien comprise du système défensif a précisément pour but principal d'en limiter les effets au minimum, en attendant une nouvelle occasion d'offensive. Nous avons ainsi bien souvent cédé un peu de terrain pour le reprendre à bref délai, et ce qui doit retenir l'attention, c'est le résultat obtenu au bout d'un certain temps.

L'accalmie relative continue sur le théâtre oriental de la guerre, dans le Sud de la Pologne et la Galicie. Mais

au Nord de Varsovie, à partir de la frontière, on constate un mouvement en avant de l'armée allemande. Le communiqué du 14 nous dit en deux mots que l'ennemi a passé la Narwa l'avant-veille, vers Lomza. Cependant, les Russes occupent toujours la rive droite, puisque, à la même date, un combat a été livré sur la Pissa et un autre sur la Szekwa. Plus loin, vers l'Ouest, dans la région de Prasnysch et de Miava, on signale la présence de forces importantes.

Faut-il voir dans cet ensemble de faits l'indication d'un changement des projets de l'ennemi, qui après avoir marché vers Varsovie par le Sud, reprendrait maintenant son ancienne entreprise par le Nord ? Peut-être, cependant, il n'est guère vraisemblable qu'en si peu de temps l'armée allemande ait pu opérer les transports et les concentrations nécessaires du front de Galicie à celui de Prusse orientale. Il faut donc attendre la suite, et ne pas se hâter d'attribuer une importance capitale aux mouvements signalés aujourd'hui.

La situation des Russes, dans le polygone formé par l'ensemble de leurs places fortes, et notamment des trois camps retranchés de Varsovie, Ivangorod et Brest-Litovsk, est éminemment favorable à la manœuvre. Ils possèdent là, dans un espace de 150 à 200 kilomètres de diamètre, une position d'attente centrale, qui leur permet de jouer des lignes intérieures avec d'autant plus de commodité que les voies ferrées y sont particulièrement nombreuses et combinées de telle façon qu'ils peuvent anéantir très vite du monde et du matériel sur tel point qu'il leur conviendra, s'ils ont, bien entendu, une quantité suffisante de locomotives et de wagons. C'est une réserve qu'il faut toujours faire lorsqu'il s'agit de nos alliés, car la plupart du temps, les exigences de matériel, d'armes et de munitions sont chez eux les plus difficiles à satisfaire.

L'attaque de Varsovie par le Nord, substituée à celle par le Sud, mettrait un singulier écart entre les armées agissant dans cette direction nouvelle et celles qui doivent forcément être maintenues en Galicie, sur le Dniester et ses affluents. Quant à croire à l'attaque partout à la fois avec de grandes forces, les effectifs des Autrichiens et des Allemands ont des limites qui ne le permettent guère.

Général BERTHAUT.

## Les Morts Glorieuses

M. Pierre Rumeau, directeur de l'école normale d'instituteurs d'Annilles, est tombé glorieusement au champ d'honneur, en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie.

M. André Henry, qui était industriel à Soissons, a été tué le 16 mars, d'un éclat d'obus. Il était sous-lieutenant au 26<sup>e</sup> territorial.

### La santé du Général Gouraud

Les nouvelles de la santé du général Gouraud continuent à être favorables. A l'hôpital 28, on nous a déclaré en effet hier que l'état du glorieux blessé était satisfaisant.

### Pour ceux qui ne voient plus

L'assemblée générale annuelle de l'Association Valentin-Haüy pour le Bien des aveugles, vient d'avoir lieu sous la présidence de M. Noblhem, qui a prononcé une éloquentة allocution.

Dans un très documenté et touchant rapport, l'un des vice-présidents, M. Paul du Chayla, a rendu compte, pour 1914, de l'action de l'œuvre, fondée il y a plus de vingt-cinq ans, par M. Maurice de la Sizeranne, toujours son secrétaire général.

Non seulement beaucoup de ses patronnés ont été durement atteints par le chômage résultant de la guerre, mais leur nombre s'est, hélas ! grandement accru. Une nouvelle et importante section a été organisée en faveur des soldats aveugles, qui se comptent déjà par centaines.

Les fonds versés à cette intention au siège social, 9, rue Duroc, sont spécialisés et un premier atelier d'apprentissage a été ouvert. D'autres seront installés aux frais de l'Association Valentin-Haüy au fur et à mesure des besoins et des ressources propres à cette œuvre.

Ainsi que la dit le rapporteur, en constatant les efforts faits par les ministères de la Guerre et de l'Intérieur et la Société des Amis des Soldats Aveugles, présidée par M. Valléry-Radot, en faveur des combattants qui ont perdu la vue, c'est naturellement et d'accord, comme toujours, avec ceux qui s'intéressent aux aveugles que l'association travaille à secourir et à réadapter à la vie ces grandes victimes.

disparu, le noble sire n'en conservait pas la signature, n'indépendait de l'ami Moche, sous forme d'une déformation de la paupière, qui lui braidait l'œil, condamné à un perpétuel clignotement.

M. Gustave éprouva une secrète satisfaction à constater ce détail, qui devait faciliter l'entente sur le terrain d'une commune rancune.

Lui-même n'était pas sorti sans dommage de son rapide passage à travers le chassé du *Goujon*. Un éclat de vitre avait provoqué une longue estafilade qui, lui partageant diagonalement le visage en deux portions inégales, déparait notablement son beau physique, nonobstant la bande de papier gommé qui essayait de dissimuler le dégât.

En pénétrant dans la pièce, nos deux compères avaient louché sur les flacons, sans que toutefois le flacon saxon de l'un en partît entamé, non plus que la dignité d'Halda de l'autre.

Et ce fut de son plus grand air qu'après un échange de saluts, ce dernier interpella :

« A qui avons-nous l'avantage de parler, seigneur ? »

« Vous ne me remettez pas, messieurs ? Tandis que Harry Blood se contentait de hocher de la tête en signe de négation, Perez, porte-parole de l'association, formula plus explicitement :

« Veuillez, seigneur, pardonner un défaut de mémoire... »

« C'est ici même, pourtant, que j'eus l'honneur de me présenter à vos Excellences... Voyons, vous ne vous souvenez pas de cette discussion orageuse avec certain banquier de votre connaissance — et de la mienne — en fin de laquelle vous eûtes la surprise désagréable de voir la police faire irruption dans ce local ?... »

### Informations militaires

Les délégations de soldes des prisonniers. — Une circulaire ministérielle apporte de nouvelles précisions sur la mise en application du décret du 10 janvier 1912 relatif aux délégations de soldes volontaires. Elle spécifie, sans que soit modifié, bien entendu, l'application du décret du 9 octobre 1914 sur les délégations d'office, que :

1° Les prisonniers de guerre ne peuvent souscrire de délégations volontaires, ni disposer de leur solde par procuration, ou assigner à un tiers. A titre exceptionnel, les délégations de soldes volontaires, sans que soit modifié, bien entendu, l'application du décret du 9 octobre 1914 sur les délégations d'office, que :

2° Les militaires conservent en captivité le droit de révoquer les délégations qu'ils auraient souscrites antérieurement. Ils conservent également le droit de s'opposer aux délégations d'office qui auraient été inscrites sur leur solde.

### Nouvelles Diverses

Mgr Schepier, évêque de Tarbes et de Lourdes, vient de voir ses biens situés en Alsace, qui est originaire, séquestrés par l'autorité allemande.

Sont nommés attachés au cabinet du sous-secrétaire d'Etat de la Guerre : MM. André Viguié, sous-préfet ; Marcel Blanchet, rédacteur au ministère de la Guerre.

Le général du génie et retraité Paul-Hubert de Lamoignon, à Versailles où il habite, 22, rue de Bellevue, âgé de 67 ans, est commandeur de la Légion d'honneur.

M. Mortimer L. Schiff, de New-York, a fait parvenir au préfet de police un deuxième versement de 10.000 francs pour venir en aide aux femmes et aux enfants des Parisiens partis pour le champ de bataille.

Le « *Or du 15<sup>e</sup> Territorial* » est à ajouter aux journaux du front et, comme ses confrères, il est rédigé avec autant d'esprit que de bonne humeur.

Un nouvel attaché militaire allemand à Constantinople, le colonel bavarois von Losow, remplace le colonel von Leipzig. Von Losow a été, de 1911 à 1913, professeur à l'Académie de guerre de Constantinople, de ce fait, il avait assisté à la guerre des Balkans.

### D'un de nos correspondants

Cela se passait le 14 juillet dans l'après-midi.

Je ne vous dirai pas exactement l'endroit. C'était non loin du fameux éperon de Notre-Dame de Lorette. A Bouvigny peut-être, ou à Barlin, à moins que ce ne soit à Neuves-Mines ou à Hersin-Coupin. Qu'importe !

A défaut d'indications plus précises, je puis vous décrire le cadre. Une esplanade bien nette, le « riez » d'un de nos gros bourgs du pays noir. Tout autour, les « coteaux » alignés d'un côté ; de l'autre, les baraquements de bois d'un hôpital de campagne. Au second plan, les terres, les chemins, les fossés, les chemins creux, crachant une fumée noire. Plus loin et plus haut, au fond du tableau, les verdoyantes collines d'Artois, les bruyères et les bois de Verdrel, la ligne de hauteurs qui maintenant est tout entière à nous et regarde Lens.

C'est là que le ... bataillon de chasseurs à pied est rangé, avec ses clairons parés d'étoiles bleues et jaunes, avec sa fanfare aux cuivres étincelants, avec le drapeau des chasseurs dont il a la garde, celui dont le chef de l'Etat balaie jadis les franges d'or.

C'est qu'aujourd'hui se célèbre une fête, celle du patriotisme, de l'honneur et de la gloire. Le général commandant la « brigade bleue » va venir saluer les braves du ... bataillon et remettre la croix de guerre à trente-deux d'entre eux.

Trois heures. Les hommes sont immobiles. Un bref commandement traverse l'air. Les crosses claquent, toutes ensemble, mûnes par le même geste précis, mécanique et nerveux. La fanfare entonne la *Marseillaise*.

La *Marseillaise*. Thymie guerrier de l'armée du Rhin ! Il faut en avoir été sévère pendant une année après l'avoir souvenant entendue hors de propos, il faut l'écouter à nouveau, exécutée par la fanfare d'un bataillon de chasseurs, à portée du feu de l'ennemi, pour en comprendre toute la farouche et héroïque grandeur. Une même émotion étendit des lors tous les cœurs. Il n'y a plus de soldats, plus de civils, plus de figurants, plus de spectateurs. Il reste simplement des Français, qui célèbrent ensemble, avec une ferveur unanime, une cérémonie auguste et grave, sur les fronts desquels passe un grand souffle vivifiant, l'âme elle-même de la Patrie.

Au petit trot, le général passe parmi les lignes des baïonnettes. Son escorte le suit à la même allure, et le fanion, que porte un chasseur à cheval, claque joyeusement au vent.

### Pour les braves

Voici la remise des décorations. Le premier à l'honneur est le commandant du bataillon. Le général le décore et l'embrasse.

C'est ensuite le commandant lui-même qui remettra à ses enfants la croix si bien gagnée. De tous côtés, on les voit sortir du rang et s'aligner par petits groupes. L'on distingue parmi eux des musiciens, sans armes, mais portant simplement le brassard de la Croix-Rouge. Les brancardiers ne furent pas les moins héroïques.

Devant les hommes, à haute et intelligible voix, un sous-officier donne lecture de toutes les citations. Et le chef épluque les médailles sur le drap bleu des capotes. La cérémonie s'achève dans un silence impressionnant. Le général gagne l'entrée du terrain, pour le défilé. A sa droite, le drapeau et sa garde. A sa gauche, sur une ligne, les trente-deux décorés. Les troupes font une conversion et se massent.

Les clairons exécutent dans les airs leur roulement de cuivre, et leur sonnerie se répercute, il y a derrière eux des trompettes au timbre plus éclatant et la musique.

Quel défilé ! D'instinct, tous les spectateurs se sont découverts. Au pas rapide des chasseurs, la masse armée approche. Les uniformes sont nets, les armes brillantes, les figures rayonnent d'ardeur et d'enthousiasme. Ces hommes sont braves, car ils savent ce qu'ils sont et ce qu'ils ont à faire, mais dans leurs yeux brille la lueur d'une résolution farouche. Au passage, d'un même mouvement réglementaire, ils tournent la tête à gauche et regardent. Ils regardent le drapeau, que leur présente fièrement un jeune sous-lieutenant presque inberbe. Ils regardent le général, sur des traits déformés par une expression d'énervement temporel et de bonté. Ils regardent les trente-deux décorés, honneur du bataillon, et ils passent, pendant qu'autour d'eux les cœurs sont serrés et les paupières humides. Et l'écho du refrain de Sidi-Brahim plane sur les rues du village, devant le drapeau qui rentre.

C'est fini. Ce spectacle d'une grandeur éternelle n'a duré que quelques minutes. Minutes inoubliables pour ceux qui les vécurent.

Il n'y a pas en cette année de revue à Longchamp. A tous ceux qui regretteront de n'avoir vu notre armée, je recommanderai d'avoir vu, le 14 juillet, la remise des croix de guerre au ... bataillon de chasseurs à pied. Loin des pompes officielles, perdus dans un coin de cet Artois que depuis dix mois ils défendent si bravement, ces hommes, ces héros incarnent la France.

H. D.

Le mouvement de rentrée de l'or à la Banque de France se poursuit sans interruption, avec une intensité plus grande encore que celle des premiers jours. A l'heure actuelle, quinze guichets sont ouverts au lieu de trois, pour faciliter au public qui affine l'accomplissement de son devoir patriotique.

Les guichets n'ont même pas chômé, comme on aurait pu le croire, le jour du 14 juillet. Près de dix mille personnes se sont présentées ce jour-là aux guichets de la Banque et c'est toujours avec la même simplicité et la même bonne humeur que riches et pauvres viennent effectuer leurs versements.

La Banque, soit à Paris, soit en province, a recueilli, depuis l'ouverture de ses guichets spéciaux jusqu'en soir du 14 juillet, c'est-à-dire en douze jours, la somme globale de 55 millions d'or. C'est un chiffre formidable, si l'on songe qu'il représente, en moyenne, un versement de 4.600.000 francs d'or par jour. Et le mouvement ne fait que s'accroître.

Il est à remarquer également que la plupart des personnes qui viennent apporter leur or à la Banque, au lieu de l'échanger contre des billets, prennent des bons de la Défense nationale. Elles accomplissent ainsi, en même temps, un double devoir.

Le gouverneur de la Banque reçoit journellement un grand nombre de lettres de personnes qui désirent savoir comment elles doivent s'y prendre pour lui faire parvenir leur or. Celle-ci, qui émane d'un petit garçon de dix ans, est particulièrement touchante :

Monsieur le chef de la Banque de France, à Paris.

Papa, lorsqu'il est parti à la guerre, a laissé à ma mère trois médailles en son disant de bien les conserver. Nous ne savons plus rien de lui depuis. Mais bien sûr qu'il sera content que sa mère lui envoie ses pièces au gouvernement qui les demandera pour la France. Je suis sûr que ça nous portera bonheur. Comment faire, monsieur le chef, pour vous les envoyer ?

Le bon petit garçon a eu ses renseignements, avec les félicitations du gouverneur de la Banque de France.

## LES TRIBUNAUX

### Le calvaire du mari

Le territorial René-Louis Reblion, âgé de 39 ans, du 8<sup>e</sup> groupe d'artillerie à pied, qui a comparu, hier, devant le 2<sup>e</sup> conseil de guerre, sous l'inculpation de tentative de meurtre sur sa femme à qui il a porté six coups de couteau, à Herblay (Seine-et-Oise), le 28 mai dernier, est apparu aux yeux du public et aux juges comme une victime pour qui la vie a été d'une insigne cruauté. Employé modeste, depuis 23 ans, dans une maison de banque parisienne, il habitait Herblay avec sa femme et ses deux enfants, dont l'aîné, un garçon, a 9 ans. Sa femme, une brune aux yeux ardents, ne l'a jamais aimé, lui qui l'adorait, et depuis longtemps elle le trompait indignement. Lui seul ignorait qu'il avait l'occasion quelquefois d'en avoir la certitude, toujours à lui pardonnaient. Il fut molesté au mois d'août ; Mme Reblion s'abandonna sans contrainte à ses goûts de galanterie et reçut chez elle un sous-officier, C... L'un et l'autre, hier, appelés en témoignage, en ont fait l'aveu devant les juges.

Le mari avait appris son malheur et était résolu, quelques jours avant le drame, à demander le divorce. Le malheur voulut que le 28 mai, à cinq heures du matin, il revint à Herblay, chez lui, dans le but, a-t-il dit, d'y prendre des papiers relatifs à son instance en séparation.

Sa femme avait décoché et avait emmené ses deux enfants dans un hôtel d'Herblay où elle avait passé la nuit avec le sous-officier C...

Elle revint chez elle à 11 heures du matin, et son mari qui était encore dans la maison l'attendait riant, joyeux et fredonnant des airs de romances. Fou, ne sachant plus ce qu'il faisait, il saisit un couteau et frappa l'épouse indigne de six coups de son arme. Mme Reblion s'est vite remise de ses blessures qui étaient peu graves.

Hier, le mari, coupable au regard de la loi, a pleuré pendant une heure, la perte de son bonheur.

Il a vu défilé à la barre sa femme qui a reconnu ses fautes, son petit garçon qui, en larmes, a dit qu'il ne l'avait emmené la nuit qui précéda le drame à l'hôtel où était le « soldat », et l'indignité tout ému a écouté l'exposé de toutes ces misères morales et physiques ; il a su gré aussi au commissaire du gouvernement, le capitaine Albert Montiel, du réquisitoire de pitié et de miséricorde qu'il a terminé ainsi : « Si j'avais l'honneur de siéger parmi vous, messieurs les juges, je ne sais jusqu'à quel point je pousserais l'indulgence ».

Le conseil, après la douloureuse et émouvante plaidoirie de M. Alexandre Zévats, n'a plus hésité : il a acquitté celui qui lui avait été déferé comme coupable.

dre des procédés du « vénéré patron », lequel, n'ayant sans doute plus autant besoin de ses services, se faisait tirer l'oreille pour lui concéder de loin en loin d'avances pécuniaires, en rémunération de « missions » insignifiantes.

Soit que Griffoux se fit fort de réaliser le « coup » en vu duquel il avait fait appel à son concours — soit qu'il pelotât en attendant que le banquier menait maintenant en apparence une existence normale et répandait avec lui des attaches compromettantes.

Cela ne faisait nullement l'affaire de notre gendarme, ainsi réduit à la portion congrue. Il eût bien voulu savoir au juste ce qui bouillait dans la marmite du patron ne fut-ce que pour le faire chanter, le cas échéant.

Or, se disant, non sans raison, que, pour mémes motifs, les autres aux

# DERNIÈRE HEURE

Service télégraphique spécial du PETIT JOURNAL

## UNE ARMÉE RUSSE a fait prisonniers 23.000 officiers et soldats

(Communiqué officiel russe)

Petrograd, 15 Juillet.  
Le 12 juillet, l'ennemi a passé la Narva à la nuit, mais il n'a pu franchir le fleuve. Dans la région de Lomja, l'ennemi, dans la soirée du 12 juillet et le lendemain, s'est borné à un violent feu d'artillerie.  
Sur la rive droite de la Pissa, le 13 juillet, l'ennemi s'est emparé de nos tranchées sur un front de deux verstes, mais il n'a pu les déloger par une contre-attaque. Sur les deux rives de la Sekhva, combat opiniâtre. Des forces ennemies importantes s'avançant dans le secteur entre les rivières Orjitz et Lydina. Nos troupes, sans engager sur ce point un combat définitif, se sont retirées dans la nuit du 13 au 14 sur leur seconde ligne de positions.  
Sur la rive gauche de la Vistula, aucun changement.  
Celle de nos armées qui a livré bataille près de Vilkolaz a fait prisonniers, pendant la semaine du 4 au 11 juillet, exactement 23.000 officiers et 22.461 soldats.

Dans la région de Kholm, des engagements ont eu lieu sur la rivière Volitzo où, pendant la nuit du 12 au 13 juillet, nous avons fait un certain nombre de prisonniers. Sur les autres fronts, fusillade accoutumée.

## Pas d'exportation d'or

Petrograd, 15 Juillet.  
L'Officiel publie un décret du ministre des finances interdisant l'exportation de l'or, des exceptions pouvant être faites en faveur des sujets des puissances alliées ou neutres.

## SIR EDWARD GREY acclamé aux Communes

Londres, 15 Juillet.  
Sir Edward Grey, qui revenait aujourd'hui aux Communes après une longue absence, a été l'hôte d'une chaleureuse manifestation de la part de l'Assemblée.  
Durant plusieurs minutes, de vives acclamations ont salué le ministre des Affaires étrangères au moment où il se levait pour prendre la parole et répondre à certaines questions qui lui étaient posées.  
Sir Edward Grey, très ému, a exprimé au Parlement tous ses remerciements.

## Les volontaires des munitions

Londres, 15 Juillet.  
L'enrôlement des volontaires pour la fabrication des munitions se poursuit d'une manière très satisfaisante.  
Le total des engagements dépasse 94.000.

## Le bill du recensement

Londres, 15 Juillet.  
Le bill établissant le registre de recensement a reçu, ce soir, la sanction royale et est ainsi transformé en loi.

## Le Kaiser aurait avoué

On télégraphie de Petrograd au Morning Post :  
« Suivant des notes relevées dans les carnets trouvés sur des officiers allemands prisonniers à Kiev, le 4 et le 21 corps d'armée allemand ont été presque anéantis en Galicie. L'armée allemande est maintenant presque entièrement composée de landsturm, toute l'armée active étant tombée sous les coups de l'ennemi.  
« A l'occasion d'une visite qu'il a faite à Francfort-sur-le-Main pour l'embarquement de troupes du landsturm, le Kaiser aurait dit :  
« Nous avons tout hasardé sur une seule carte et si ce sont nos ennemis qui gagnent, l'Allemagne cessera d'exister. Peut-être bien que la guerre fut un erreur de notre part, mais, maintenant, il est trop tard pour parler de cela ; notre devoir, aujourd'hui, est de sauver la patrie ; c'est à vous de le faire. » (Havas.)

## VON HINDENBURG EN ALSACE?

La Gazette de Lausanne apprend de Bâle que le maréchal von Hindenburg, dont on a annoncé la venue sur le front occidental, arrivera dans les Vosges pour prendre le commandement de l'armée allemande en Alsace.

## L'Allemagne offre des compensations pour le torpillage du "Nebraskan"

Washington, 15 Juillet.  
Dans une note officielle, adressée au gouvernement des Etats-Unis, l'Allemagne exprime ses regrets au sujet du torpillage du *Nebraskan*. La note déclare que le vapeur *Nebraskan* a été par erreur pris pour un vaisseau appartenant à une des nations belligérantes.  
L'Allemagne offre une compensation pour les dégâts causés au vapeur américain.

## Vapeur norvégien torpillé sans avertissement

Londres, 15 Juillet.  
On mande de Great Yarmouth que le vapeur norvégien *Rym*, qui se rendait des docks de la Tyne à Rochefort avec un chargement de charbon, a été torpillé sans avertissement et a coulé en trois minutes à un mille et demi de Shipwash, hier soir, à 7 h. 1/2.  
Le second mécanicien a été tué ; le reste de l'équipage composé de 14 hommes a été détaché sain et sauf à Yarmouth.

## LES MAÎTRES D'ECOLE ALLEMANDS

Bâle, 15 Juillet.  
Le *Vorwärts* de Berlin exhorte dans son numéro du 13 juillet les maîtres d'école à ne pas exciter les enfants contre les prisonniers allemands. Le journal rapporte qu'on a vu à Dresde des journaux jeter des pierres à des Français, des Anglais ou des Russes occupés à des travaux de jardinage.

## L'ARMÉE ITALIENNE occupe la cime de Falsarego jugée inaccessible

(Communiqué officiel italien)

Rome, 15 Juillet.  
Dans la région du Haut-Adige, nos troupes ont continué à bombarder efficacement les forteresses de Plafzeise et Landro. Une batterie ennemie installée sur le Raykofea à l'est de Landro a été démontée en partie.  
Des rencontres favorables pour nos troupes ont eu lieu sur le mont Selkoff et sur la crête de Burgstall.  
A l'entrée de la vallée de Lexion, nos troupes eurent avec l'ennemi une rencontre qui se termina favorablement pour nous.  
Dans la zone de Falsarego, nous avons, par surprise, occupé la cime jusqu'à présent considérée comme inaccessible de Falsarego. Dans la nuit, l'ennemi a tenté une contre-attaque violente qui a été repoussée avec des pertes importantes pour lui.

Signé : CADORNA.

## La "Mascotte" des Alpes

(De notre correspondant particulier)

Turin, 15 Juillet.  
Le correspondant du *Giornale d'Italia* au front relate un curieux épisode dont le protagoniste fut une petite brebis, agitée, d'un régiment d'alpines recueillie et qui lui considérée comme sa mascotte. La brebis vit tranquillement dans les tranchées, et ne bèle ni témoigne de la moindre frayeur même quand le mitrailleur et la fusillade montèrent.  
Mais une nuit, pendant que les soldats profitant de l'accalmie, se reposaient, la brebis commença à bêler, pleine d'angoisse. Ses bêlements attirèrent l'attention des sentinelles et donnèrent l'alarme aux soldats qui se trouvaient dans les tranchées de première ligne.

Les alpins ouvrirent un feu violent, sautant hors des tranchées et réussirent à résister à l'attaque de leurs compagnons ennemis, qui avaient tenté une attaque de surprise.

La brebis, que les soldats ont appelé *Redentia*, et qu'ils considèrent, plus que jamais, comme leur mascotte, avait sauvé ses protecteurs.

## Un document compromettant

Rome, 15 Juillet.

On vient de découvrir dans les archives du conseil autrichien à Malte une lettre émanant du ministre des Affaires étrangères austro-hongrois et invitant le conseil à provoquer des incendies dans les dépôts de pétrole aussitôt déclarée la guerre avec l'Italie.  
Cinquante agents autrichiens, d'après le document en question, se trouvaient dans l'île tout prêts à exécuter les instructions gouvernementales. — (Fournier.)

## L'amitié franco-italienne

M. Adrien Mithouard, président du

Conseil municipal, a reçu de M. Del Pezzo, maire de Naples, le télégramme suivant :  
« Aujourd'hui, où la France et l'Italie, unies sur les champs de bataille, affrontent avec une force sereine la civilisation latine en défendant le droit et la liberté, Naples est joyeuse d'envoyer à Paris son salut fraternel en cet anniversaire de l'événement qui a marqué le commencement de l'histoire nouvelle.  
M. Adrien Mithouard a aussitôt répondu en ces termes :  
« Très sensible à votre chaleureux télégramme, je vous adresse, au nom du Conseil municipal de Paris, l'expression de notre fraternité et de notre sympathie, et de la joie que nous éprouvons à vous trouver à nos côtés dans la grande lutte qui ouvrira pour l'Europe et pour le monde une ère nouvelle de justice et de liberté.

## Les grands blessés

(Dépêche de notre correspondant)

Genève, 15 Juillet.

Le troisième convoi de grands blessés a passé ce matin en gare de Genève-Cornavin à l'heure habituelle. Une foule considérable les a acclamés. Les wagons étaient décorés de fleurs et de drapeaux. Au départ, les cris répétés de : « Vive la France ! Vive la Suisse ! » alternèrent avec la *Marseillaise*.  
Hier soir, à 9 h. 34, a passé un convoi allemand comprenant 80 soldats, 5 officiers et 1 officier blessés.

## Les mesures militaires en Hollande

La Haye, 15 Juillet.

Par 46 voix contre 21, la seconde Chambre des Etats Généraux a voté le bill pour la construction de deux croiseurs, de quatre sous-marins et de plusieurs aéroplanes.

## L' "ECHO DES GOURBIS"

reçoit des encouragements

Des journaux du front, rédigés par nos vaillants poilus, ont eu déjà la bonne fortune de collaborations illustres. Cette semaine encore, l'*Echo des Gourbis*, un organe spirituellement amusant qui se dit lui-même « anti-périodique », publie des lettres de M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, et de M. Millerand, ministre de la Guerre.

Voici la lettre de M. Paul Deschanel :

Chers et vaillants amis,

Je suis très touché de la pensée que vous avez eue de m'envoyer l'*Echo des Gourbis*.

Ainsi, nous serons encore plus près les uns des autres, et c'est possible !

Je vous envoie, avec mes remerciements, mes vœux ardents et affectueux pour vous et pour vos compagnons d'armes, si persévérants et si braves !

Je suis fier de dire votre ami dévoué.

Paul DESCHANEL.

M. Millerand écrit :

Mon cher Directeur,

Je m'empresse de vous adresser réception de la lettre que vous m'avez adressée et des exemplaires de votre journal qui y étaient joints.

J'ai été très touché des sentiments que vous m'exprimez et je vous en remercie bien vivement.

Vous avez raison d'être plein de foi en la victoire ; votre bonne humeur y contribue autant que votre courage.

Comptez sur mon cher Directeur, et mes sentiments les meilleurs.

A. MILLERAND.

## L'AUTRICHE-HONGRIE se plaint d'être isolée du marché américain

Amsterdam, 15 Juillet.

Le ministre des Affaires étrangères, à Vienne, a envoyé la note suivante à l'ambassadeur des Etats-Unis à Vienne, à la date du 29 juin :

« Depuis longtemps, le commerce des munitions de guerre sur la plus grande échelle continue entre les Etats-Unis d'une part et la Grande-Bretagne et ses alliés d'autre part, tandis que l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne ont été complètement isolées du marché américain. Les conséquences profondes de ces faits ont retenu l'attention du gouvernement autrichien depuis le commencement.

« Bien que le gouvernement autrichien soit convaincu que l'attitude des Etats-Unis en cette matière n'est pas dictée par une autre intention que celle d'observer la neutralité la plus stricte et de s'adapter aux définitions des conventions internationales, la question se pose néanmoins de savoir si les circonstances qui se sont produites pendant la guerre, indépendamment du désir du gouvernement américain, ne sont pas de nature à rendre dans leurs effets les intentions des Etats-Unis.

« Si la réponse à cette question est affirmative — et dans l'opinion du gouvernement autrichien elle est sans aucun doute affirmative — alors se pose cette autre question, de savoir si le droit de punition est nécessaire de prendre des mesures propres à faire respecter le désir que le gouvernement américain de rester strictement impartial entre les deux partis belligérants.

« Un gouvernement neutre ne peut pas permettre que son territoire soit utilisé pour le commerce d'un tel caractère ou de telles proportions que la neutralité du pays en soit mise en péril.

« La note déclare ensuite que l'exportation du matériel de guerre, telle qu'elle se fait actuellement des Etats-Unis, n'est pas en conformité avec la définition de la neutralité.

## Un poilu assiste en spectateur à son propre mariage

(De notre correspondant particulier)

Limoges, 15 Juillet.

Comme le divorce, le mariage par procuration a ses surprises. C'est ainsi qu'un poilu, venu du front en permission juste le jour où devait se célébrer, sans lui, son union légitime, a pu assister en simple spectateur à la cérémonie de l'Hôtel de Ville.

Il entendit sans broncher son représentant déclarer avec conviction qu'il consentait à prendre Mlle X pour épouse, mais ne put prononcer lui-même le « oui » sacramentel. C'est seulement quand M. le maire eut parlé, quand il eut déclaré les conjoints unis par les liens du mariage, que le marié, *in partibus*, céda la place à l'époux véritable.

— Maintenant, dit en riant notre poilu à son consciencieux mandataire, laissez-moi la place, ton rôle est fini.

Et il emmena sa jeune femme.

## VISITE PRÉSIDENTIELLE à la Courneuve

Le Président de la République a visité, hier après-midi, les différents établissements militaires de santé de La Courneuve. Il a été reçu par MM. Delanney, préfet de la Seine, Jean Dupuy, sénateur, Laurent, préfet de police et par le commandant Caracat, commissaire régulateur.

A son arrivée, les deux gracieuses fillettes du chef de gare ont offert un bouquet à M. Poincaré, qui s'est rendu tout d'abord à l'hôpital d'évacuation, puis à l'infirmerie de la gare organisée par la Société de secours aux blessés militaires (fondateur : M. d'Harcourt) et à la cantine de France des trains de blessés ; ces trois établissements annexés à la gare.

Au moment de la visite présidentielle, arrivait de Saint-Pol un train militaire contenant 150 blessés qui descendirent sur la voie pour saluer M. Poincaré.

Plusieurs wagons-cantines offerts par le Conseil municipal de Paris furent examinés. Le chef de l'Etat remonta alors dans son automobile pour se rendre au dépôt d'épaves de l'usine Babcock et Wilcox. Chacune des salles (maîtrise, réfectoire, dortoir lavabo) fut l'objet d'un examen attentif de la part de M. Poincaré qui s'arrêta avec bienveillance auprès des malades.

Au cours de sa visite dans ces différents établissements, le Président de la République félicita chaleureusement tout le personnel pour le dévouement dont il fait preuve auprès de nos chers soldats.

## Informations Politiques

### A la Commission sénatoriale de l'Armée

La Commission sénatoriale de l'Armée s'est réunie sous la présidence de M. Boudenot, vice-président.

Elle a entendu un rapport de M. Cazeau, présenté au nom de la sous-commission des explosifs et des poudres, sur l'emploi des gaz asphyxiants par les armées ennemies et les moyens d'y parer et de riposter. Elle en a adopté les termes et les conclusions.

Elle a décidé de mettre à l'ordre du jour de sa séance de samedi : 1° un rapport de M. Lebret sur les conserves de viandes pour l'armée ; 2° la discussion du rapport de M. Chéron sur l'organisation économique de la guerre ; 3° la première délibération sur la proposition Dathiez.

Elle poursuivra ce matin, vendredi, l'audition des membres du gouvernement commencée mardi.

La réparation des dommages de guerre. — La commission de la Chambre des députés qui examinera le projet de loi relatif à la réparation des dommages de guerre, a au cours de sa séance d'hier, fait lire le rapport présenté par M. Emile Bender au nom de sa sous-commission chargée de visiter les départements des Vosges et de Meurthe-et-Moselle.

Elle a décidé de soumettre au ministre compétent les conclusions de ce rapport tendant à rendre habitables, dans le plus bref délai possible, les maisons des régions envahies qui ne sont pas trop démolies.

## Le Parti Socialiste Français affirme toute sa confiance dans la cause des Alliés

Le conseil national du parti socialiste unifié — qui est constitué par des représentants directs de toutes les fédérations départementales, ce qui donne à ses délibérations le même caractère et la même valeur que celles d'un congrès — s'est réuni pour examiner la situation générale et définir l'attitude du parti. M. Georges Weil, le député démissionnaire d'Alsace-Lorraine au Reichstag, qui s'est engagé dans l'armée française, profitait d'une permission de vingt-quatre heures pour se joindre, aux délégués qui étaient au nombre d'une centaine.

M. Vandervelde, de passage à Paris, a pris part également aux débats. Tous les deux ont été accueillis à la tribune par de longues ovations.

Les trois membres socialistes du gouvernement, MM. Sembat, Jules Guesde et Albert Thomas, ont assisté aux séances de l'après-midi. Trois séances — toutes les trois secrètes — ont, en effet, été tenues avant de mettre d'accord sur le texte de la résolution qui devait clore les travaux.

Finalement, hier matin, les délégués ont voté une résolution dont voici les passages essentiels :

« Le parti socialiste français, après avoir examiné la situation créée par l'agression austro-allemande et les 11 mois de guerre qui en ont été la conséquence, affirme à nouveau sa confiance inébranlable dans la cause des Alliés et de la France républicaine.

## Ce que devra être la paix

Après avoir parlé du manifeste des socialistes dissidents allemands, la résolution déclare qu'il ne saurait y avoir de paix durable si celle-ci n'est basée :

1° Sur le principe des nationalités impliquant à la fois la volonté d'écarter toute politique d'annexion et le rétablissement du droit qu'ont les populations opprimées de l'Europe à disposer d'elles-mêmes et à faire retour à la nation dont elles ont été brutalement séparées.

2° Sur le respect absolu de l'indépendance politique et économique des nations.

3° Sur l'organisation de l'arbitrage obligatoire entre les peuples permettant à la fois la limitation des armements, le contrôle démocratique des engagements pris par chaque gouvernement et la constitution d'une force internationale de sanction.

La résolution continue en déclarant que le Parti socialiste « poursuit, avec l'ensemble du pays et de ses alliés, la libération du territoire de l'étranger et la loyale Belgique et des régions envahies de la France, ainsi que la réparation du droit pour l'Alsace-Lorraine. »

## La foi en la victoire

Elle dit encore que pour atteindre ce résultat « toute mollesse doit être bannie. Chefs et soldats doivent être animés d'une foi ardente en la victoire.

« C'est, dit-elle, une fièvre d'activité ardente qui doit emporter le pays à l'intérieur pour se réfléchir au front en une vigueur irrésistible.

En terminant, le Conseil national socialiste « constate, à nouveau, devant le monde socialiste que la France ne porte pas la responsabilité du conflit qui a déchiré la patrie le fleau d'une guerre générale ; qu'elle n'a fait que se défendre contre une agression prémeditée de l'impérialisme allemand qui, pour atteindre son but, n'a pas reculé devant la violation de la neutralité de la Belgique garantie par les traités.

« Déclare que la lutte imposée aux alliés par les dirigeants de l'Allemagne doit être conduite à son terme logique, c'est-à-dire jusqu'à la défaite du militarisme allemand afin que soit donnée au monde la grande et nécessaire leçon d'une entreprise d'hégémonie brisée par la résistance des peuples libres.

« Que, de cette guerre, et pour quelle soit la dernière — doit sortir une Europe nouvelle fondée sur le respect des traités et l'indépendance des nationalités, où les peuples, ayant recouvré le droit de disposer d'eux-mêmes, pourront enfin rejeter le fardeau écrasant du militarisme.

## NÉCROLOGIE

### M. Ferdinand-Dreyfus, sénateur

M. Ferdinand-Dreyfus, sénateur de Seine-et-Oise, est mort hier, à Paris, des suites d'une méningite. Il avait soixante-six ans.

Avocat à la Cour d'appel de Paris, M. Ferdinand-Dreyfus avait été conseiller général de Seine-et-Oise, et député de ce département de 1880 à 1885. Il était membre des conseils supérieurs de l'Agriculture, des prisons et de l'Assistance publique. Ses travaux d'économie sociale lui avaient valu d'être lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il était officier de la Légion d'honneur.

## A TRAVERS PARIS

### Baraques et étalagistes

A l'occasion de la Fête nationale, la préfecture a autorisé certains établissements et étalagistes à s'installer sur la voie publique. Cette autorisation durera jusqu'à lundi prochain.

Place de la République, il n'y a guère que des tirs et quelques marchands de bonbons ; en tout une vingtaine de boutiques.

Boulevard Sébastopol, principalement sur le trottoir des numéros pairs, environ cent cinquante marchands de bric-à-brac, élastique par terre, ou ont monté de petites baraques.

Dans l'ensemble, on ne se plaint pas. Les affaires, sans approcher des années précédentes, sont assez actives. N'étant le temps toujours menaçant et la fermeture des tirs à la nuit, tout ce monde d'intéressés travailleurs serait relativement satisfait.

### Renversé par une auto

La nuit dernière, le soldat Jules Lirochon, 33 ans, conducteur d'auto, a été renversé, quai Debilly, par un taxi-auto. Des gardiens de la paix ont dû le dégager de dessous la voiture. L'homme a été blessé à la tête et se plaint de vives douleurs internes. On l'a transporté à l'hôpital du Val-de-Grâce.

### Incendie dans une usine

Un incendie a éclaté, hier matin, vers sept heures, dans une usine de transformation de papier, 103, boulevard Auguste-Blanqui. Les pompiers sont accourus au premier appel et ont réussi à éteindre le feu avant qu'il ne se propageât. Les dégâts sont évalués à une dizaine de milliers de francs.

### Le feu dans la tranchée

Des ouvriers qui travaillaient dans une tranchée, place Saint-Charles, ont, en piochant, fait jaillir une étincelle qui a mis le feu au gaz qui s'échappait d'une conduite. Le feu s'est étendu sur une quinzaine de mètres. Les pompiers et des employés du service du gaz se sont rendus sur les lieux et ont procédé aux réparations nécessaires. Il n'y a pas eu d'accident de personnes.

## CE QUE DIT la presse étrangère

### Vers une alliance russe-japonaise

On mande de Tokio au *Rousskoï Slovo* que la presse japonaise de tous les partis ne cesse d'insister sur la nécessité d'une alliance russo-japonaise.

L'organe des libéraux *Asahi* salue l'écho sympathique qu'a provoqué en Russie la campagne de la presse japonaise en faveur d'une alliance avec la Russie :

« Le moment est venu, dit *Asahi*, où les hommes politiques des deux pays doivent penser sérieusement à l'opportunité d'une alliance entre la Russie et le Japon. Cette alliance s'impose comme la conséquence naturelle de l'alliance anglo-japonaise.

Le journal *Sekai* constate que la série de faits prouve eloquemment que les relations amicales, qui, depuis quelques années, s'étaient établies entre la Russie et le Japon, se sont d'elles-mêmes transformées en alliance, et que, pour sceller définitivement cette dernière, le Japon devrait envoyer plusieurs corps d'armée prêter leur concours aux Russes contre les Allemands sur le front oriental.

### Menaces allemandes à l'Amérique

De la *Gazette du Rhin* et de *Westphalie*, organe des usines Krupp :

La possibilité d'une guerre avec l'Amérique, dit-elle, a récemment été discutée dans les sphères officielles et cela a produit un effet calmant sur les menaces présomptueuses des Etats-Unis. Nous n'avons certainement pas cherché querelle à l'Amérique, mais si le gouvernement américain protège de son bouclier l'Angleterre cherchant des défenseurs et si son menace de s'opposer à nos moyens d'attaque, notre honneur nous commande de trapper aussi le bouclier de notre menace de fer. Nous voyons bien ce que nos compatriotes à l'étranger pourraient avoir à endurer de ce fait, quel effet politique en résulterait et quelles pertes matérielles nous pourrions avoir à subir. Mais, qu'importe, nous sommes prêts en face de celle-ci l'engagement des lies Britanniques par un essaim de sous-marins et l'envoi au fond de l'eau de navires après navire jusqu'à ce que les Anglais soient les dunes d'une lutte ? Nous savons que même maintenant nous pourrions nous en passer.

« 2° Sur le respect absolu de l'indépendance politique et économique des nations.

« 3° Sur l'organisation de l'arbitrage obligatoire entre les peuples permettant à la fois la limitation des armements, le contrôle démocratique des engagements pris par chaque gouvernement et la constitution d'une force internationale de sanction.

« La résolution continue en déclarant que le Parti socialiste « poursuit, avec l'ensemble du pays et de ses alliés, la libération du territoire de l'étranger et la loyale Belgique et des régions envahies de la France, ainsi que la réparation du droit pour l'Alsace-Lorraine. »

## VÉDRINES A L'ORDRE DU JOUR

Parmi les citations à l'ordre du jour de l'Armée nous relevons celle-ci :

Védérines (Jules), adjudant au service aéronautique de la 6<sup>e</sup> armée :

Pilote adroit et courageux ayant accompli plus de 100 heures de vol depuis le début de la campagne. Volant volontairement sur opérations les plus périlleuses. A réussi en particulier avec un plein succès une mission particulièrement dangereuse et difficile.

## BIBLIOGRAPHIE

### LE JOUR DE GLOIRE

Un livre que tout le monde doit lire, sur tout la jeunesse de France, c'est *Le jour de gloire*, revue mensuelle illustrée où sont recueillies toutes les anecdotes sur la guerre actuelle. Actions d'éclat, traits d'héroïsme, nobles attitudes ou plaisants, tout le grandiose et tout le pittoresque de notre époque revêt en des récits vibrants, émouvants, accompagnés de superbes dessins de Toussaint, exécutés sous le feu des canons ennemis. Une superbe couverture de Job magnifie la victoire prochaine. Ce livre est parfait manuel du patriotisme. Notre jeunesse y trouvera exaltée en de magnifiques exemples, toutes les grandes vertus françaises, la bravoure, l'énergie, l'amour de la Gloire et le culte passionné de la Patrie et du Drapeau. (1 fr. B. Sirven, éditeur.)

## Courrier des Théâtres

Ce soir :

Gallé, à 8 h. 1/2, *Durand et Durand*. Palais-Royal, relâche (Mardi, jeudi, samedi, dimanche, à 8 h. 1/2 ; dimanche, à 2 h. 1/2, 10 h. 1/2, scènes nouvelles, revue de M. Rip. Tél. 102-99).

Vaucluse, à 8 h. 1/2, *Un Divorce*. Renaissance, à 8 h. 1/2, *Monstieur chasse*.

La matinée de bienfaisance organisée par des artistes français et italiens au profit des œuvres de charité des Garibaldiens tombés pour la France, aura lieu dimanche, à 2 heures, au Grand Théâtre de la République. Cette manifestation de solidarité latine sera présidée par MM. les sénateurs

